

joué, je vois apparaître l'ombre de ma pauvre défunte. Je suis sûr que je la ferai revenir en ce monde. Certainement, il y a de belle musique en paradis, mais ces gens-là ne peuvent pas être de ma force ; vous verrez que ça sera l'avis de ma Louise, et qu'elle reviendra sur la terre.

Le bon Léonard avait débité sa litanie avec un tel mélange d'entraînement, de confiance et de naïveté, que je crus nécessaire d'entraîner le curé à quatre pas, et de lui tenir à peu près ce langage :

— Cher pasteur, si nous n'y mettons ordre, ce pauvre garçon deviendra fou, à supposer que ce ne soit déjà fait.

— Agissez à votre fantaisie, reprit l'homme de Dieu. — Mais tenez !...

— Dans le lointain, sur le bord de la mer, nous vîmes distinctement apparaître une forme blanche qui se dessinait vaporeuse entre la brume du soir.

Léonard tenait déjà son archet, et nous l'entendîmes qui nous disait d'une voix effarée :

— Cachez-vous !

Nous nous jetâmes dans les charnelles, et, l'oreille au vent, nous nous mîmes à écouter cette musique qui devait ressusciter les morts.

Je commence par déclarer, pour ma part, que je n'aime pas plus les jérémiades musicales que les jérémiades poétiques, les dilettanti mes amis affirment que je suis un barbare : il est vrai que je n'ai point la faculté de me tordre d'enthousiasme à toutes les momeries en mi bémol de nos métiers de concert. Ce mot fatal de : — Variations ! sonne à mes oreilles comme l'annonce d'une tragédie classique ; en un mot je ne saurais être ému par la musique, quand, au lieu d'une âme vibrante, ce sont de grands vilains doigts difformes et calleux, qui me poursuivent de leur démoniaque harmonie.

Mais le jour que j'entendis mon ami Léonard essayant de ressusciter sa femme, j'avoue que je sentis fondre en moi avec un vrai bonheur les glaces hyperboréennes de mon instinct musical.

Cette harmonie était littéralement sublime, ce n'était plus le chant haut, idéal et solitaire du maestro Paganini. Paganini m'a toujours fait l'effet d'être le Tibère de la musique. Il semblait qu'il écrasât les hommes dominés de toute sa grandeur égoïste ; on voyait que ce grand homme chantait par lui, pour lui, et seulement avec lui. Sa mélodie était souveraine et tyrannique ; il prosternait les hommes plutôt qu'il ne les émouvait.

Le chant de Léonard était tout autre ; on sentait là tous les délices de la souffrance, qui implore et s'humilie. Il entraînait avec lui dans sa douleur, il faisait partager son espoir, il initiait à son délire ; on sentait que l'artiste n'était plus seul, on comprenait le but de son harmonie, on entraînait littéralement dans son âme.

Jamais sans doute il ne me sera donné d'entendre quelque chose d'aussi profondément dramatique que l'archet de Léonard. Je l'écoutai longtemps avec un ravissement inexprimable ; et je l'écoutais encore quand un cri perçant vint nous interrompre et couper court à nos transports.

Nous sortîmes précipitamment des charnelles, Léonard était prosterné la face contre terre ; une forme humaine était debout à quelques pas de lui, droite, rigide, immobile.

Tout d'un coup Léonard se leva, courut au fantôme, le saisit dans ses bras et cria avec une sorte de délire.

— Je l'avais bien dit que je la ramènerais à la vie !

En ce moment la lune sortait des nuages ; elle tomba d'aplomb sur la pâle et douce figure de M^{me} Léonard. Son mari la tenait

embrassée, et sanglotait, et criait, et pleurait, semblable à un chien qui retrouve son maître après une longue absence.

— Cher Léonard, dit la bonne dame, on quitterait le paradis pour venir écouter ta musique.

Quinze jours plus tard, nous n'étions pas encore parvenus à faire comprendre à notre ami que sa femme ne s'était point noyée. La raison de l'homme voulait nous croire, mais l'orgueil de l'artiste se révoltait : il voulait avoir fait son miracle.

Depuis un an, Léonard Martiney fait les délices de toutes les cours de l'Europe ; mais ses cheveux ont blanchi, et ce n'est pas par l'effet de l'ivresse, car il a tenu religieusement son serment de ne jamais boire que de l'eau.

— Et le curé, mon ami, disait ces jours derniers à un poète imberbe qui veut tenter le sommet :

L'art est un cri de l'âme. Vous qui voulez émouvoir, damnés de ce monde, apprenez à pleurer et à souffrir.

ARTHUR PONROY.

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

LORD WELLINGTON.

La fortune a plus fait pour Wellington qu'il n'a fait pour elle.

NAPOLÉON. — *Mémorial de Sainte-Hélène*, tome VII, p. 277.



Ce fut un jour mémorable dans les annales de l'Angleterre, que celui où vint à terme l'immense question de l'émancipation catholique de l'Irlande. Cette mesure, qui appelait tout-à-coup deux ou trois millions d'hommes à la vie civile et politique, agita violemment les esprits : l'anglicanisme jetait les hauts cris ; les journaux ultra-tones avaient chaque matin un accès d'épilepsie ; le *Morning Journal* et le *Standard* déclaraient que le roi, en signant le *bill*, signait son abdication ; que le papisme, l'abominable papisme, allait promener partout la torche incendiaire, et que l'Angleterre était arrivée à son dernier jour. L'aristocratie presque tout entière s'indignait de voir un de ses fils, son espoir et sa gloire, porter le premier une main profane sur l'édifice vénéré du *State and Church* (l'État et l'Église).

Si vous étiez entré à la chambre des lords le 2 avril 1829, dans la séance où fut présenté ce fameux *bill*, vous auriez vu se lever du banc ministériel, au milieu des murmures des tories, un personnage de haute taille, boutonné dans son habit jusqu'au menton, maigre, raide et sec, avec un nez arqué, une figure démesurément longue, des traits fortement prononcés, mais sans trop d'expression. Sa parole était aride, incolore, sans animation aucune, mais ferme, lucide et précise ; il disait que les circonstances ne lui permettaient pas d'opposer une plus longue résistance aux vœux de l'Irlande ; que l'émancipation était fâcheuse, mais que la perspective menaçante d'une guerre civile était plus fâcheuse encore. Le bill